MAURICE VAUCAIRE

Le panier d'argenterie

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

M DCCC XCV

62

1

LE
PANIER D'ARGENTERIE

DU MÊME AUTEUR

L'ENCRIER DE LA PETITE VERTU
1 vol. gr. in-18, 3 fr. 50

PETITS CHAGRINS
1 vol. in-32, avec frontispice de L. Métivet, 2 fr.

PAUL ET VIRGINIE
Saynète, in-18, 1 fr.

Pour paraître

CHIPETTE OU LA DAME FRIVOLE
Roman dialogué.

S'adresser, pour traiter, à M. PAUL OLLENDORFF.
éditeur, 28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

MAURICE VAUCAIRE

Le panier d'argenterie

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

M DCCC XCV

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Vingt exemplaires de luxe numérotés à la presse savoir :

10 exemplaires sur papier de Chine (1 à 10)
10 — — du Japon (11 à 20)

A

JEAN LAHOR

I

Cet été ne me sert à rien
Depuis que je suis sans maîtresse,
Les roses manquent de tendresse
Et les oiseaux sifflent moins bien.
La main de Dieu qui les caresse
Et sur les choses va et vient,
Devrait me rendre ma maîtresse.

Je ne sais plus ce que je dis;
Le hasard au hasard me guide;
Mon cœur est comme un écrin vide

Des lundis jusques aux lundis;
Le temps, jour à jour, se dévide;
Et du moment où tu partis,
Mon cœur est comme un écrin vide.

Les tilleuls aux lourdes senteurs
Et les nuages intrépides
Paraissent les décors stupides
D'un beau poème sans acteurs.
Et les ruisseaux toujours limpides
Dans leurs méandres chuchoteurs
Regrettent nos amours rapides.

Cette nature me déplaît;
Elle est sourde, borgne et bancale.
La brise, aérienne cigale,
A perdu le ton; c'est complet.
Mais si tu reviens faire escale
Et nous consoler d'un couplet
De ta jeune voix musicale,

Le ciel, cet idéal plafond
De la forêt où nous errâmes,
Et les fleurs, ces petites femmes,
Et chaque arbre qui se morfond
Reprendront leurs anciens programmes,
Des milliers de flûtes au fond
Des nids feront cent mille gammes.

Tous et toutes, et deux par deux,
Du brin d'herbe à la moindre mouche,
Iront cœur à cœur, bouche à bouche;
Nul baiser ne sera douteux.
Le feuillage et la branche souple
En nous voyant approcher d'eux,
S'entortilleront comme un couple.

Sinon cet été ne m'est rien,
Je ne goûte rien sans maîtresse,
Les roses manquent de tendresse
Et les oiseaux sifflent moins bien.

La main de Dieu qui les caresse
Et sur les choses va et vient,
Devrait me rendre ma maîtresse.

II

Continuez votre entretien,
Sans vous parler tant à voix basse
Je n'entends rien,
Je passe.

Faut-il vous cacher dans ce coin,
Où sont éteintes les lanternes,
Pour vous conter vos balivernes ?
Je passe et n'entends point,
Je passe et m'en vais loin !

Aussi loin que l'on a coutume
D'aller quand on marche sans but
Dans la lumière ou dans la brume.
Sans m'inquiéter s'il a plu

Ou bien si le soleil s'allume,
Je passe et ne repasse point,
Je passe et vais très loin.

En marchant, je siffle, je chante
Souvent une chanson touchante,
De préférence un refrain fou,
Je vais si loin, sans savoir où !

Aussi, continuez, de grâce,
Ce mystérieux entretien ;
Je n'entends rien,
Je passe.

III

Quand le mois de septembre est tiède, le printemps
Renouvelle et répand des floraisons écloses.
Les églantines, les primevères, les roses,
Courent par les buissons et les nids sont contents.

Mes nouvelles amours ! ne perdons pas de temps,
Cueillons les cyclamens et les bruyères roses ;
Je te dirai, d'ailleurs, exactement les choses
Que mes vieilles amours d'hier chérissaient tant.

Ne poursuivons-nous pas et toujours le même être
Je n'ai qu'une maîtresse et tu n'auras qu'un maître,
L'un et l'autre idéals, invisibles, rêvés ;

C'est le besoin d'aimer, seul, qui nous intéresse. [vés,
Aimons-nous donc, puisque nous nous sommes trou-
Mais trompons-nous avec une immense tendresse.

IV

Ayons la tête d'équilibre,
Le jour et le soir et la nuit.
Plus un chagrin, plus un ennui.
La cause : notre cœur est libre.

Sortons la lyre d'or qui vibre
De son sempiternel étui,
Chantons à partir d'aujourd'hui,
Le nez en l'air, comme un félibre.

2.

Communiquons la joie à ceux
Qui sont tristes et malchanceux,
Vivons dans les inconséquences !

Et que les rieurs à l'air fin
Apprennent pourquoi : c'est qu'enfin
Notre cher cœur est en vacances.

V

Mettons au même sac les trente-six maîtresses
Que nous aimâmes par le cœur ou par les sens.
Déesses de beauté qu'embauma notre encens,
Vous souvient-il que nous inventions des caresses ?

Quatre ou cinq dans notre âme ont trôné tour à tour,
Nous croyions que chacune y serait demeurée ;
Mais l'idole en était partie, à peine entrée,
Et l'un et l'autre nous déraisonnions d'amour.

Puis arrive l'oubli des noms et des années.
Et nous devions mêler nos jeunes destinées !
Et nous fûmes souvent sur le point de mourir !

Images d'autrefois, vivantes ou damnées,
Vous êtes maintenant un tas de fleurs fanées,
Quelle rosée en pleurs vous ferait refleurir ?

VI

Hors la douleur, l'amour ne donne pas grand'chose.
Il mêle au souvenir de quelques jours heureux
D'inoubliables jours si tristes, si nombreux,
Que le cœur meurt de honte et la mémoire n'ose

— Sachant à quels nouveaux soucis elle s'expose —
Se réciter tout bas son poème amoureux
Où les rimes ne vont pas souvent deux par deux,
Et dont les derniers vers s'éparpillent en prose.

Nous tâchons de fermer les yeux et d'oublier.
A peine dormons-nous qu'on vient nous réveiller
D'un sommeil qui pesait bien peu sur nos pensées...

Car les anciens chagrins, sans qu'on en ait le choix,
Accourent en rouvrant leurs blessures passées,
Pour que le même mal nous fasse mal deux fois.

VII

Tu veux jouer la comédie,
Je te trouve un engagement.
Hélas ! tu manques tellement
De talent qu'on te congédie.

Pourtant, dans notre intimité,
Sans te mettre du fard aux joues,
Il est certain que tu la joues,
Avec combien d'autorité !

Tu te mêles de pantomime,
On critique tes gestes lourds,
Et, malgré tes yeux de velours,
Ton succès est infime, infime.

Cependant je m'étonne, car
Ta frimousse est si variable,
Que le bon Dieu, comme le diable,
N'en déchiffreraient pas le quart.

Renonce toujours au théâtre,
Contente-toi de ta maison,
Où je suis, en toute saison,
Public gobeur, foule idolâtre.

VIII

Nous romprons gentiment sans pleurs,
Sans un mot et sans un reproche,
Sans des cris de toutes couleurs.
Je t'enverrai deux sous de fleurs,
C'est assez pour ton cœur de roche.

J'ai cassé mes ongles, combien
De fois, ma vivante statue,
A t'étreindre ! je n'y puis rien.
Enfin, je me déshabitue
D'aimer, ô bonheur! tout va bien.

Dans mon lit, sur mon oreiller,
J'avais une peur insensée
De t'attendre et de m'ennuyer.
J'ai dormi sans que ma pensée
Eût fait mine de s'éveiller.

J'ai dormi, j'ai rêvé, d'ailleurs,
D'une femme dont la caresse
Et le baiser étaient meilleurs.
Je ne veux plus d'autre maîtresse,
Et je raille tes yeux railleurs.

Rompons gentiment, d'un œil sec.
Les jours sont longs, la vie est brève !
Un dernier baiser sur ton bec,
Moins doux que celui de mon rêve,
Et mes deux sous de fleurs avec.

✶

IX

Nous sommes devenus âgés, à notre insu,
Et les jours à venir nous paraîtront arides,
Depuis qu'en nous mirant nous avons aperçu
Nos premiers cheveux blancs et nos premières rides.

Tandis que nous vivions inconsidérément
Dans un songe, sur la croupe d'une chimère,
L'infaillible miroir surprenait le moment
Où le plus long sommeil redevient éphémère.

Affreux réveil. Cartels, pendules et clochers,
Comme autant de soupirs lentement arrachés
Sonnent l'addition de nos heures perdues.

Temps gâché ! maintenant que nous nous savons vieux,
Hélas ! nous aurions pu nous aimer tant et mieux.
Nous n'étions tourtereaux, mais de folles tortues.

X

Parce que Lilia recevait des corbeilles
Pleines de plus de fleurs qu'un rucher n'a d'abeilles,
De qui les tenait-elle ? hélas ! j'en ai souffert...
Alors je fis construire une baraque en fer
Qu'on vitra pour laisser le soleil y paraître,
Et je m'y cloîtrai comme un moine ou comme un prêtre
S'enferme à la Chartreuse ou bien au Mont Cassin,
Depuis le lundi saint, jusqu'au samedi saint.
Seulement ma retraite est indéterminée,
Et je soigne mes fleurs pour passer la journée.

3.

Particulièrement le Trychopilia
Qui me fit oublier la pâle Lilia.
Et l'Odontoglossum, blanc neige et bleu pervenche
Dont l'amour partagé me fut une revanche ;
Et le brun Barbatum, fier sabot de Vénus,
Enfin, tous ces trésors qui guérissent, venus
Du Pérou, du Brésil et de la Colombie
Pour mon parfait plaisir et ma folle lubie.
Lilia m'apprit à chérir la nouveauté,
J'ai cent femmes depuis les floraisons d'été ;
L'une a les cheveux blonds et veut qu'on la respire ;
L'autre est brune et me dit quelque chose de pire ;
L'une est un coquillage au bout d'un fin fuseau ;
L'autre a l'air d'un oiseau qui dort sur un oiseau ;
Mais j'en aime une qui, dessous sa capeline,
Est comme une petite écolière orpheline
Dont l'âge pourrait bien valoir de la prison
A celui qui la tient cachée à la maison...

XI

Ma maîtresse d'hier est la tienne aujourd'hui,
Nous aurons tous les deux joué le même rôle.
Je doute de son cœur, tu crois à sa parole,
Car ton amour commence et le mien s'est enfui.

Notre vieille amitié durera-t-elle encor ?
Tu m'en veux de l'avoir chérie et possédée ;
Mais tu la quitteras comme je l'ai quittée,
Lequel aura raison et lequel aura tort.

Si tu n'as pas souffert, il faut payer ta dette,
Tu diras ton chagrin et tu seras poète,
J'ai tant pleuré pour elle, à ton tour de pleurer.

Il se peut qu'elle t'aime, alors sois infidèle.
Et plus tard, en riant, nous pourrons comparer
Nos sonnets dessinés d'après ce beau modèle.

XII

Toi qui sais lire dans ma main
Assez pour me prendre mes bagues
En prédisant des choses vagues,
Que m'arrivera-t-il demain ?

Non. Laissons la chiromancie,
Si tu ne m'apprends rien de neuf.
Peut-être qu'avec le blanc d'œuf
L'épreuve sera réussie.

Dis-moi donc si je suis coiffé
Par tes chers petits doigts de gueuse.
Tu ne me réponds pas, blagueuse ?
Consultons le marc de café.

Rencontrerai-je pas de femme
D'une meilleure qualité ?
Le bonheur, ô naïveté,
Est-il pour le bout de mon âme ?

Voyons les cartes si ça ment ;
Vite, fais cesser ma torture.
Conte-lui sa bonne aventure
A ton pauvre diable d'amant.

Va, j'interprète ton silence,
Et dans tes yeux je lis ceci :
« Ton avenir ? il est ici,
« Jusqu'à ce que je te balance... »

XIII

Chère, écrire au crayon, c'est parler à voix basse.
Or, quand j'aurai besoin de causer avec moi,
Les jours où je suis triste, où je sais bien pourquoi,
Ma main pour suivre mieux ma pensée un peu lasse,

Et voulant qu'aussitôt écrit le vers s'efface,
Prendra le crayon d'or gentil que je vous dois,
Puis le tenant avec tendresse entre les doigts
Tracera : « Le chagrin ne dure pas, il passe. »

« Les souvenirs, rubans de toutes les couleurs,
« Que nous avons flétris et fanés de nos pleurs
« Alors qu'ils attachaient nos bonheurs éphémères,

« Et les chansons d'amour sans noblesse et sans art
« Qu'il fallut dédier à des cœurs de hasard,
« Rien ne dure. Evoquons de nouvelles chimères ! »

XIV

Ah ! ne dis pas, ne dis jamais
Que tu m'aimais.
Ce serait un mensonge encore.
Mes pauvres jours d'amour passés
Savent assez
Mon chagrin que ton cœur ignore.

Mais à quoi sert de réveiller
Et d'effeuiller

Ma belle jeunesse jolie !
Vieux souvenirs, rubans fanés
Partout traînés,
Tâchez aussi qu'on vous oublie.

Jamais je ne dirai, jamais,
Que je t'aimais
Et que je veux souffrir encore,
A toi de voir dans les frissons
De mes chansons
Mon chagrin que ton cœur ignore.

XV

Je pensais t'adorer en silence, c'était
Réaliser mon rêve et réduire ma peine.
Ah Dieu ! j'avais compté sans la faiblesse humaine,
Mon cœur, ce pauvre cœur lui-même me mentait.

Quand tu revins, suivant le fil de ton caprice,
J'oubliai vite mes serments, combien j'eus tort !
J'osai te supplier de revenir encor,
Et j'écorchai soudain ma fraîche cicatrice.

Plus d'espoir maintenant, je ne guérirai plus.
Si je souffre, ce n'est point toi qui le voulus,
Tu m'apportais ton corps et j'ai pâli de joie.

Va dire à mes amis toute la vérité.
S'ils me plaignent, souris de leur grande bonté ;
Je ne mérite pas que quelqu'un s'apitoie.

XVI

Mon occupation, le soir, à la campagne :
Je contemple le ciel bleu qui nous sert de toit,
J'accroche à chaque étoile une chanson pour toi ;
Et le paradis sait le nom de ma compagne.

Ton nom s'y développe en longues lettres d'or,
Il masque la Grande Ourse et la Route Lactée,
Et, sans se soucier de la Lune escortée,
Regarde tendrement la Terre qui s'endort.

Toute étoile filante et tout aérolithe
Sont autant de baisers que tu me jettes vite,
Et que je reconnais pour m'être destinés.

Après quoi, je m'étends, je sommeille, tu passes
Dans mon rêve, et je vois tes yeux illuminés
D'avoir pendant la nuit habité les espaces.

XVII

Enfin je n'aime plus ma maîtresse, c'est elle
Qui l'aura voulu. Qui sait ?... Mon cœur peu à peu
S'est éteint, et je vois sur un navire bleu
Partir ces rêves d'or auxquels j'étais fidèle.

Où donc vont-ils ? Mais mon indifférence est telle
Que je n'ai pas souci d'apprendre vers quel lieu,
Et qu'en les regardant je leur donne l'adieu
Sans le moindre soupir, sans un battement d'aile.

Il m'eût bien étonné, jadis, le renseigneur
D'amour qui m'aurait dit : « Ami, pour ton bonheur
« Tu riras d'avoir tant pleuré, car tout s'oublie ! »

Alors je m'abandonne aux choses d'amitié,
Le contraire serait une pauvre folie ;
Je n'aime plus d'amour et je me fais pitié.

XVIII

Depuis que je connais les ruses de la vie,
Celles d'amour, car les autres ne comptent pas,
Maintenant qu'à dessein je reviens sur mes pas,
Je laisse le hasard à celui qui s'y fie.

Le désir d'être aimé pour soi-même, l'envie
De rencontrer l'amante absolue ici-bas,
L'espoir de retenir le bonheur dans ses bras
Sont des rêves d'enfant que rien ne justifie.

Mieux vaut dormir ou bien écouter les oiseaux,
Que d'embrouiller son cœur en de subtils réseaux,
Fussent-ils d'argent fin et de soie invisible.

Jusqu'au jour où, suivant son paisible projet,
Notre mère voudra nous choisir, infaillible,
La jeune fille pure à laquelle on songeait.

XIX

A Georges Lacombe.

LE POÈTE

La nature paraît souffrir, il fait très lourd,
Elle meurt et n'en a même plus pour un jour,
Le soleil s'est ouvert les veines dans l'espace,
Le ciel en est rougi, puis le soleil trépasse,
Plus rien.
Si ma pensée existe encore, si
Je puis m'insurger d'être encore à ta merci,
Si je puis m'absenter quelque peu de toi-même,
Je tenterai d'écrire un moderne poème

Qui ne soit plus d'amour, qui ne soit plus un chant
De détresse ou de joie, un chant doux et touchant,
J'ai fatigué mon âme à ce métier, mon âme
Que je blâme aujourd'hui d'être comme une femme,
Ne donnant que des pleurs pour explication
Et ne sachant souffrir avec discrétion.
Oui, je viens chercher mon sujet dans le mystère
Des choses, étendu de mon long sur la terre,
Regardant la forêt nocturne, beau décor
Où j'ai des souvenirs dont je palpite encor.

. . . .

J'ai la mémoire des parfums, de la musique
Et des couleurs. Pour évoquer les jours défunts,
Coupez des fleurs, j'ai la mémoire des parfums.
J'ai la mémoire aussi de la musique,
Certain rythme magique
Eveille le Passé dans mon cœur nostalgique ;
Coupez des fleurs, faites de la musique.
J'ai la mémoire des couleurs
Assez pour rappeler quelqu'un ou quelque chose ;

Je me souviens que par un crépuscule rose
Ma maîtresse riait et que j'étais en pleurs,
J'ai la mémoire des couleurs...
Ce soir une fleur en maraude
Autour de moi soupire et rôde
Et je me souviens d'autrefois
Quand mon adolescence
Pleine d'effervescence
S'en allait par les bois.
En ce temps-là les soirs d'été dans la campagne,
Les soirs tombants,
Les couchers de soleil flambants
Me grisaient autant que les yeux de ma compagne,
En ce temps-là
J'étais en fête
Je ne comprenais pas les trois mots du poète :
« Ceci tuera cela. »

. . . .

Silence étincelant. Voici donc l'heure blanche
De la lune qui va passant de branche en branche.

LA NATURE

A celui qui m'appelle en pleurant, je dirai :
Laissez toute espérance !
Mon cœur est tellement seul et désespéré
Qu'il ne pourrait ce soir calmer votre souffrance.

LE POÈTE

Alors chacun son tour, je console aujourd'hui.
Moi qui comptais t'avoir, courtisane embaumée,
Toute la nuit,
Heureuse et fleurie et pâmée,
Pour te dire mon rêve en étouffant mes pleurs,
Car je viens de passer par de grandes douleurs !...
Mais tu souffres toi-même et tes larmes sont douces,
Tu les sèmes sur les feuilles et sur les mousses.
Je sais tout ce que je te dois,
Et je me souviens d'autrefois.
Tu m'écoutais, ton cher silence
Savait calmer ma violence,

Cela s'est répété souvent.
N'as-tu pas emporté mes plaintes dans le vent ?
N'as-tu pas au moment du tiède crépuscule,
Quand le soleil se fond, se disperse et recule,
Avec ta gloire intervenant,
Charmé mon cœur meurtri tout en l'illuminant ?
Je suis reconnaissant à la sereine lune
D'avoir impressionné ma maîtresse brune
Certaine nuit, vrai songe d'une nuit d'été,
Ses baisers eurent des accents de vérité
Grâce à son affolante clarté.

. . . .

Ah ! consoler quelqu'un dès qu'on souffre soi-même,
Qu'on souffre saintement par tout ce que l'on aime,
Cela vous donne de la force, ainsi merci,
Puisqu'en te consolant je me console aussi.

LA NATURE

Les fleurs comme étouffées
Dédaignent d'écouter les fées,

C'est qu'un orage approche par là-bas.
Chante donc, les fleurs ne m'écoutent pas.

LE POÈTE

J'aime aussi les fleurs, ma maîtresse
Est meilleure quand je lui tresse
Une gerbe de belles fleurs.
Pourtant elle n'est pas des leurs,
Son âme sans parfum est une âme ordinaire,
C'est une fleur imaginaire.
Chez elle jamais de retour,
De la raison et point d'amour,
Un orage sans accalmie ;
Elle est moins amante qu'amie,
Moi qui veux être constamment
Non son ami, mais son amant...
Aussi mon chagrin est immense,
Elle a vécu quand je commence !

LA NATURE

Tu te plains, peux-tu pas pourtant

Dominer ta peine un instant
A mon profit et me distraire ?
Tu pleures, tu te plains, quand j'attends le contraire...
Chante-nous quelque chose alors.

LE POÈTE

De la musique, des accords
De violons, que je me grise
De la musique de la brise.

. . . .

La lune est triste aussi, nos chagrins sont égaux,
Parlons-lui tous les deux, recommande aux échos
D'accompagner nos vers pour qu'ils soient musicaux...

LA NATURE

O Lune, es-tu pas éplorée
D'avoir été tant adorée
Par de grands peuples disparus ?
Belle idole toute dorée,
Leur départ t'a désespérée,
Car tu ne les reverras plus !

LE POÈTE

Sers-toi de ta force, déesse,
Pour avoir le cœur en liesse !
Moi, si j'étais divinité,
J'aurais l'éternelle jeunesse,
Je n'aimerais pas ma maîtresse
Durant toute l'éternité.

LA NATURE

Roule, roule à travers les mondes,
Et le long des routes profondes,
Dans ces effroyables lointains,
Que ce spectacle te confonde !
Puisque leur clarté nous inonde,
Et que ces mondes sont éteints.

LE POÈTE

O Terre, terre, fais comme elle,
N'est-elle pas ta sœur jumelle ?...
Distrais-toi donc, écoute, entends
Les métamorphoses du temps...

LA NATURE

Tu crois, ah ! tu crois trop, tu crois à trop de choses ! —
Tu crois que la Nature en ses métamorphoses
Est heureuse de vivre, et que le renouveau
Des saisons rajeunit mon corps et mon cerveau ;
Pauvre naïf ! tu crois que je personnifie
Ici le grand jardin de lumière et de vie
Dans lequel, invisible à chacun, le bon Dieu
Circule librement et se repose un peu.
Toi, tu mourras demain ; moi, je reste immortelle,
Je traîne mon angoisse et j'y suis si fidèle
Que je pleure des mois entiers à chaque hiver,
Et que le lendemain mon cœur redevient vert
Pour se faner ensuite aux râles de l'automne,
Puis à l'hiver encor, supplice monotone.
Hélas !
Nous sommes las autant l'un que l'autre, fort las.
Ne t'imagine donc pas, cher poète,
Que je suis
L'Oasis,

Rien de plus, la Belle et la Bête
Qui n'ont que du vent dans la tête,
Que je marche inconsciemment
Vagabonde
Depuis le commencement
Du monde.
Le pourrais-je ? Je suis le flux et le reflux,
Le mouvement perpétuel de droite à gauche,
En arrière, en avant, dessous comme dessus.
Tu ne vieilliras pas, toi, la mort te fauche,
Et les morts ne vieillissent plus.
Moi, je suis vieille, moi, j'ai des milliers d'années,
On referait le monde avec mes fleurs fanées.

. . . .

LE POÈTE

J'ai raison. Tes raisons je ne les comprends pas.
Tes printemps, tes hivers, sont prévus, tes combats,
Tes ivresses et tes sanglots sont méthodiques,
Ton passé, ton présent, ton futur identiques.

Ma vie à moi est un roman
Varié chaque jour jusqu'à son dénoûment...
Qui sait ce qui m'attend tout à l'heure ? avant même ?
Ta vie est une loi, ma vie est un poème...

LA NATURE

. . . .

L'âme de la forêt frissonne à travers moi.
La voilà tout en émoi...
Il commence le prodige :
La fleur qui s'inclinait se hausse sur sa tige
Comme pour mieux t'entendre et puis s'épanouit.
Parle-lui, parle-nous, nul ne dort cette nuit.

LE POÈTE, *à tout ce qui est dans la forêt.*

Pourquoi vous raconter ma peine
Puisque vous avez traversé
Des souffrances comme la mienne ?
Mon Présent, c'est votre Passé.

Si je soupire et si je pleure,
En vous expliquant mon ennui,
Vous soupirerez tout à l'heure
Et vous pleurerez cette nuit.
Pourquoi vous raconter ma peine?
Je craindrais trop en le faisant
D'ouvrir une tombe ancienne
Où le mort n'est qu'agonisant.
La mémoire est fidèle et sûre
Et le cœur n'est jamais rouillé,
Suffit-il pas d'une mesure
Pour retrouver l'air oublié ?
Pourquoi vous raconter ma peine
Puisque vous avez traversé
Des souffrances comme la mienne ?
Mon Présent, c'est votre Passé.

LA NATURE

O Poète, ton âme est une harpe fine
Qui vaut celles du paradis.

Sois heureux et sois fort, que ton cœur s'illumine.
Déjà tu n'en peux plus et tes bras engourdis
Laissent tomber leur part de la souffrance humaine.
Dis-nous des vers écrits sans chagrin et sans haine.

LE POÈTE

Nous n'avions pas des âmes sœurs,
Elle me hait et me malmène ;
Je ne suis pas mort, mais je meurs
En cette triste tombe humaine.
S'il ne s'agit que de souffrir,
Qu'importe ! j'en ai l'habitude,
Mais si vraiment je dois mourir,
Que je meure avec promptitude.
A ce moment, faites, mon Dieu,
Qu'elle ait du regret, que je voie
Ses yeux secs se mouiller un peu,
Et je m'en irai dans la joie.
Pour me combler entièrement,
Dites-moi, contre toute attente,

Qu'elle aime son nouvel amant
D'une amour paisible et constante.
Alors, loin de m'en alarmer,
Je dirai, tout fier de l'apprendre :
Elle était capable d'aimer,
C'est moi qui n'ai pas su m'y prendre.

LA NATURE

Ah ! comme tu l'aimais.
Quand on souffre de cette sorte,
Jamais on ne guérit, jamais...

LE POÈTE

Je voudrais être mort.

LA NATURE

Je voudrais être morte.

XX

Petite, je te dois un beau jour de printemps.
(Et je te dois, Printemps, une maîtresse sage,
Car grâce à tes lilas comme à ton paysage,
Elle fut poétique et ce n'est pas l'usage.)
Bref, on nous vit tantôt amoureux et contents.

Sans crainte de froisser les moires de tes manches,
Ni de tourner tes hauts talons, ni d'écorner
Ton chapeau, ni d'user ton cœur à raisonner

D'amour, tu daignas donc déjeuner et dîner
Par terre et secouer joyeusement les branches.

Quel dimanche! Avions-nous bien l'air de deux gamins
Dans l'herbe fraîche et fine où tu t'étais vautrée ?
Arrachant les boutons d'or qui sont la livrée
Du mois d'avril, tout un jour, toute une soirée.
Peut-on s'imaginer qu'il est des lendemains

Heureux après avoir passé des heures telles ?
Ah ! les bourdonnements des mouches, les reflets
Des choses, les soupirs vagues, les bruits follets,
Les murmures de la pelouse à tes mollets,
Et les reines des prés que te racontaient-elles ?

Ce souvenir suffit à toute ma saison,
Et j'en suis embaumé jusqu'à la griserie.
Tu es ma fée et j'ai vécu cette féerie.
Penses-y doucement, longuement, je te prie,
Les yeux fermés, respire en rêve le gazon

Où demain nous pourrons retrouver notre place,
Où, plus tard, les muguets blancs, les boutons dorés,
Les fragiles bleuets et les reines des prés
Auront dessiné pour des couples égarés
Comment dans l'herbe fraîche et fine je t'enlace...

IMPRIMÉ

Le trente juillet mil huit cent quatre-vingt-quinze

PAR CHARLES HÉRISSEY D'ÉVREUX

POUR

LA LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF, A PARIS